

Jeljis autochtone!



GRATUIT

DÉCOUVREZ LA LITTÉRATURE AUTOCHTONE
DANS TOUTE SA DIVERSITÉ



«
Les
libraires

Cette publication est une réalisation des Librairies indépendantes du Québec, coopérative, sous sa bannière **Les libraires**, en partenariat avec l'initiative **En juin : Je lis autochtone!**



Le mandat de la librairie indépendante s'articule autour de la proximité, de la diversité et du service. C'est un lieu de conseil, ouvert à la découverte.

Les libraires, c'est un regroupement de plus de 115 librairies indépendantes du Québec, des Maritimes et de l'Ontario. C'est un site transactionnel (**leslibraires.ca**), une revue d'actualité littéraire (**Les libraires**) et une communauté de partage de lectures (**quialu.ca**).

En juin
**Je lis
autochtone!**

Je lis autochtone souhaite favoriser la rencontre interculturelle grâce à la littérature et faire rayonner le talent des auteurs et autrices des Premières Nations, inuit et métis publiés en français au Canada. Rendez-vous chez votre libraire préféré ou à la bibliothèque de votre quartier pour faire de belles trouvailles. L'important est de célébrer les voix des auteurs et autrices autochtones et leurs cultures! Pour en savoir plus sur **En juin : Je lis autochtone!** et ses activités, consultez **jelisautochtone.ca**.

Responsables de la publication :

Jade Bergeron et Josée-Anne Paradis

**Illustration de la couverture
et autres illustrations :**

Obom

Comité de rédaction :

Jade Bergeron, Josée-Anne Paradis,
et Daniel Sioui

Collaboration aux textes :

Isabelle Beaulieu
Samuel Laroche
Andrée Levesque Sioui
Josée-Anne Paradis
Isabelle Picard
Véronik Picard
Frédérique Saint-Julien
Cassandra Sioui

Révision linguistique :

Marie-Claude Masse

Correction d'épreuves :

Jade Bergeron
et Alexandra Mignault

Graphisme :

KX3 Communication

Imprimé au Québec par :

Publications Lysar

Dans ce carnet, les nominations des nations sont orthographiées selon leurs noms traditionnels, et les accords du mot *inuit* suivent les règles de l'inuktitut.

Nous remercions nos partenaires ci-dessous, qui nous permettent de mener à bien le projet de diffusion des arts littéraires autochtones.



© 2022. Toute reproduction de cette publication, en partie ou en totalité, est interdite sans l'autorisation écrite d'un représentant de la bannière Les libraires. Ce carnet est interdit à la vente.

Dans la dernière année, nos nations ont à nouveau démontré leur résilience légendaire. La découverte de dépouilles d'enfants autochtones près des pensionnats a secoué et ému le pays. Les témoignages et marques de sympathie ont abondé. Nous devons continuer de prendre la parole pour dénoncer ces atrocités, mais aussi pour clamer : nous sommes toujours là, et plus forts que jamais! À cheval entre tradition et modernité, les Autochtones font entendre leurs voix.

Chaussés de mocassins et armés de leur clavier, nos auteurs et autrices réinvestissent l'île de la Grande Tortue. Notre littérature fleure bon le foin d'odeur et l'épinette, foule le bitume et traverse les métropoles, convoque le surnaturel et sublime nos sens. Elle nous fait rire, voyager, réfléchir. Elle remet en question des a priori et déconstruit des mythes. Urbaine, futuriste, indigiqueer, ironique, guerrière, guérisseuse, elle est tout cela à la fois.

Rendez-vous en terrains (in)connus pour vivre des moments de lectures inoubliables!

Tiawenhk inenh,

CASSANDRE SIOUI

Copropriétaire de la Librairie Hannenorak et des Éditions Hannenorak



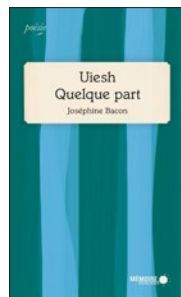
JOSÉPHINE BACON

LA PAROLE EST UNE PROMESSE

Par Isabelle Beaulieu

On ne présente plus Joséphine Bacon. Ses apparitions en diverses occasions et par l'entremise de différents médias marquent ceux et celles qui l'entendent, ne serait-ce qu'une seule fois. Alors on se met vraiment à l'écouter, découvrant dans ses mots des éclats de lumière et des rires francs de sagesse infinie. Innu de Pessamit, elle raconte sa nation d'abord à travers ses rôles de réalisatrice, de traductrice, de parolière et d'enseignante. Puis elle entre en poésie, « par hasard », précise-t-elle, mais on sait ce qu'on dit à propos du hasard... Notons seulement que, parfois, les coïncidences ont des airs de rendez-vous.

Quelques recueils de poésie plus tard, dont le plus récent, *Uiesh/ Quelque part* (Mémoire d'encrier, 2018), qui a remporté le Prix des libraires du Québec, Joséphine Bacon est désormais une incontournable lorsque l'on fait l'inventaire des grands poètes. Sa parole s'incarne, imprégnée de l'esprit des ancêtres, et puise à même les paysages de la toundra, un territoire qui l'habite où qu'elle se trouve. « Il me dicte les mots à écrire, c'est ma muse », avoue-t-elle humblement, se plaçant comme une passeuse qui a accès à un trésor inestimable. Ce qui fait que même si elle vit maintenant à Montréal, comme ce territoire est à l'intérieur d'elle, elle peut le consulter au besoin, en évoquer l'immensité et faire advenir la quiétude qui émane de son horizon. « *Mon corps s'appuie/Sur une présence/Invisible/ La ville où j'erre/Et l'espoir que tu m'accueilles/Puisque je suis/Toi* » (*Un thé dans la toundra/Nipishapui nete mushuat*, 2013). Dans le territoire, il n'y a ni mesures ni cloisons; qu'un grand espace pour respirer et auquel appartenir.





C'est donc en cet emplacement qui est à la fois extérieur et intérieur que la poète tire sa confiance et sa force au milieu de ce qui voudrait nous presser. Pour contrer le rythme affolant de la vie en accéléré, pour mettre en sourdine le vacarme incessant d'une époque bavarde, elle n'a qu'à fermer les yeux. « Je survole le Nutshimit [en innu : l'intérieur des terres], je me vois marcher, je me vois pagayer sur une rivière, me faire un petit feu et boire une bonne tasse de thé Salada, dit-elle. Juste prendre le temps d'être là, d'être en harmonie finalement. » La vie grandiose à portée de main, une caresse accueillante, un havre, un élan vers ce qui est plus vaste que soi. « *Je suis libre/Là où je te ressemble* ». Une vérité qui se miroite.



Le temps serein

Tout juste revenue de Mingan au moment de l'entrevue, Joséphine Bacon a refait le plein d'images et de l'incommensurable. Elle a pu laisser courir les heures affranchies des contraintes et s'en remettre à l'instant. Alors quand nous lui avons demandé les dernières nouvelles de ses rêves, elle a repensé à cette récente visite, qui n'en était pas une au fond, car c'est à cet endroit qu'elle est chez elle. « Tous les jours, j'étais proche des arbres et je me sentais comme si je n'étais jamais partie, exprime-t-elle. Comme si j'étais à ma place. » Être en contact avec les éléments et ouverte aux quatre points cardinaux, c'est une manière pour elle de se ressourcer, mais également d'être au plus près d'elle-même. « *Ma course s'arrête/Et honore le cœur lent* ». C'est peut-être dans cette quête en suspension que la poésie est la plus pure.



Comme la poète l'explique dans *Nin Auass/Moi l'enfant* (2021), une anthologie de poèmes de la jeunesse innue du Québec que Joséphine Bacon et Laure Morali ont accompagnée dans l'écriture, « poésie » se dit en innu-aimun « Kashekau-aimun », ce qui se traduit en français par « parole de fierté. » Mais en réalité, le mot est un néologisme, il n'existe pas dans la langue des anciens et des anciennes. Il n'était pas essentiel de la nommer, puisque la part sensible contenue dans le poétique existe à même la nature, elle est intrinsèque à tout ce qui nous entoure. Quand il a fallu créer l'équivalent de « poésie » en innu-aimun, le sentiment de fierté s'est imposé. Contentement dans

l'achèvement d'avoir dit, honneur d'avoir sondé au plus profond de nous-mêmes ce qui nous galvanise ou nous désole, courage d'avoir exprimé les battements avides du cœur. Et toujours célébrer la nécessité de l'espoir : « *Je rêve d'éloigner le glas des miens/je sais que c'est dans l'impossible/que je trouverai le possible* » (*Nous sommes tous des sauvages*, 2011).

En chemin

Cette même fierté d'avoir été magnifié par le poème est à l'instar de l'allure altière des femmes dont Joséphine Bacon redéfinit l'image. « La véritable beauté des femmes se trouve dans leur démarche, dans leurs pieds qui ne se fatiguent jamais, elles sont au-devant de quelque chose qui les attend et toujours elles avancent », assure-t-elle. Si parfois elles s'arrêtent, ce n'est pas qu'elles sont en train de renoncer, mais parce qu'elles ont atteint ce « quelque part » qui titre un des livres de la poète. Lieu des amitiés réciproques, de la connivence avec la nature, de l'amour précieux de soi et des autres, ou de toute autre chose significative faisant interrompre le cours de la marche, « quelque part » est un souhait, un désir, une joie, « une inspiration », dira celle qui ne connaît pas ou peu l'amertume. L'Histoire des Premières Nations comporte ses années noires, mais la poète écrit : « *J'ai besoin du passé pour durer* ». Il ne faut rien enfouir, ne rien oublier ou renier parce que c'est ce passé qui l'a faite jusqu'ici présente, vivante, entière.

Et elle poursuit sa route, progressant pour faire entendre la voix des siens et des siennes que personne n'a pu faire taire. Ses mots sont un bien, un vœu qu'elle compte partager. « *Quand une parole est offerte, /elle ne meurt jamais. //Ceux qui viendront/l'entendront* » (*Bâtons à message/ Tshissinuutshitakana*, 2009). Ancrée dans une mémoire profonde, la poésie de Joséphine Bacon se souvient, mais elle invente aussi des passerelles pour l'avenir. Tel l'écho des tambours se réverbérant dans le Nutshimit, elle appelle au rêve et au voyage qui augurent les serments d'éternité.





LA VALLÉE DES FLEURS

*Niviaq Korneliussen
confirme son
statut d'auteurice
sans compromis.*



LAPEUPLADE.COM



MÉMOIRE



D'ENCRIER



RESSENTIR L'HISTOIRE DES PENSIONNATS POUR AUTOCHTONES

Par Véronik Picard

L'histoire des pensionnats pour Autochtones peut souvent être racontée de façon froide. Plusieurs personnes connaissent cette parcelle du passé, pas si lointain, du Canada, sans toutefois la comprendre ou la ressentir. Car, parfois, pour comprendre réellement un événement historique, il faut y être plongé pour ressentir les émotions de ceux qui l'ont vécu et pour saisir l'impact réel sur leur vie aujourd'hui.

Les pensionnats pour Autochtones étaient des écoles résidentielles où des enfants autochtones étaient amenés, sans le consentement de leurs parents, dans le but d'être évangélisés et assimilés à la culture canadienne. Ces établissements sont demeurés ouverts à travers le Canada pendant plus de 160 ans, le dernier ayant fermé ses portes en 1997. Si au cours de cet article c'est le terme « pensionnats pour Autochtones » qui sera privilégié plutôt que « pensionnats autochtones », c'est pour souligner que ces établissements n'étaient pas tenus par des Autochtones.

Jusqu'à tout récemment, rares étaient les Autochtones qui prenaient la plume pour raconter cette histoire. Les allochtones qui le faisaient ou qui le font encore, malgré leur bienveillance et leur écoute, mettent sur papier ces récits selon leur perception occidentale. Ces dernières années, de plus en plus d'écrivains autochtones de différentes nations écrivent leur version, et ce, chacun à leur façon : l'histoire des pensionnats pour Autochtones prend alors tout son sens.

À TRAVERS LES MOTS D'ÉDOUARD ITUAL GERMAIN

Survivant de la tentative de génocide culturelle des pensionnats pour Autochtones, Édouard Itual Germain a incarné, au cours de sa vie, la façon qu'avait sa nation de voir le monde. Même après s'être éteint, comme *Uapanatuk* (son étoile préférée) au lever du soleil, il raconte son histoire dans *Ni kistisin / Je me souviens*. Paru de façon posthume, ce recueil de poésie a été pris sous l'aile de ses filles, Christine, Lucie et Mélanie, qui y ont mis la touche finale.

Édouard Itual Germain était un chasseur, trappeur et poète ilnu de Mashteuiatsh, une communauté autochtone près du grand lac Pekuakami (lac Saint-Jean). Poète autodidacte, il a commencé à mettre ses mots sur papier à la suite d'un atelier mené par la poétesse innue Joséphine Bacon et l'écrivaine québécoise Laure Morali. Sa plume touchante lui permet de perpétuer le désir légué par son mushum (grand-père) : celui de ne jamais oublier la langue et la culture innue.

« *Ni kistisin* est l'héritage de nombreuses années de travail de notre père et est dédié aux survivants des pensionnats autochtones ainsi qu'à leur descendance. Ce recueil se veut un périple vers la guérison », écrivent ses trois filles en préface du recueil posthume.

À travers de courts poèmes, Édouard Itual Germain n'a pas besoin de beaucoup de mots pour transmettre ses idées. Plusieurs Innus soutiennent d'ailleurs que c'est parfois par le silence, l'observation et la contemplation que l'on apprend le plus.

Dans l'air silencieux

Se cache

Ce que vous nous avez fait

En ce monde

Nous ne craignons plus vos secrets

Ce qui existe en nous

Nous le portons

Autour d'un même feu

- Ass8te8ek | Ils sont en bande



À TRAVERS LES MOTS DE MICHEL JEAN

Lorsque le journaliste, auteur et chef d'antenne Michel Jean, une figure emblématique au Québec, raconte son histoire, celle de ses parents, de ses cousins, il est difficile de rester insensible aux pensionnats pour Autochtones. Ce passé est aussi celui de trop d'enfants maintenant devenus aînés au Canada. Trop longtemps cachée, cette histoire se tient silencieusement près de chacun d'entre nous qui habitons sur le dos de la Grande Tortue, communément appelée l'Amérique.

Michel Jean a brisé le silence qui régnait autour de lui en brossant le portrait d'événements tragiques vécus par des humains attachants, ces mêmes humains, ces mêmes ilnux qui l'ont vu grandir. Les œuvres de l'écrivain sont reliées par des personnages communs; un personnage qui fait une brève apparition dans *Kukum* sera le protagoniste du livre *Le vent en parle encore*. Avec ces histoires horribles qui y sont racontées et qui ont lieu dans des endroits reclus de la province de Québec, on se croirait presque dans l'univers romanesque de Patrick Senécal, à la différence que, cette fois-ci, l'histoire est inspirée de faits vécus par des centaines de milliers de personnes au Canada.

L'auteur originaire de Mashteuiatsh désire tout de même éviter que les gens étouffent dans un univers trop suffocant. Il balance donc à la perfection les moments heureux et dramatiques, ce qui permet au lecteur de s'attacher aux protagonistes et d'éprouver de l'empathie à leur égard.

N'ayant pas vécu les pensionnats pour Autochtones, Michel Jean raconte, dans *Le vent en parle encore*, l'histoire de l'une de ses cousines qui a été amenée de force à Fort George à la baie James. Un endroit où on lui a dit d'oublier son nom et où on lui a donné un numéro. Dans le livre *Kukum*, on comprend que la sœur de cette cousine est décédée à l'école résidentielle à un très jeune âge et que ses parents ne l'ont appris que plusieurs mois plus tard, sans jamais l'avoir revue.

Ce qui rend les œuvres de Michel Jean uniques, c'est la façon qu'a l'auteur d'ajouter des récits ou des pensées actuelles à ses romans. Le lecteur se sent donc davantage interpellé dans son époque. *Atuk, elle et nous* ainsi que *Tiohtiá:ke* en sont de bons exemples. Leurs mots invitent le lecteur à faire preuve de

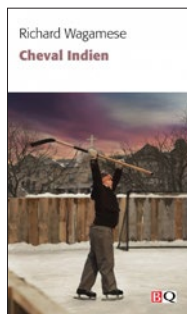
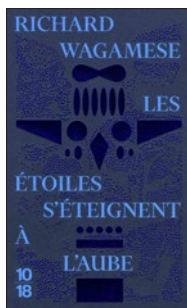


bienveillance envers les Autochtones qui les entourent, et ce, chaque jour, car pour les Autochtones, s'adapter au monde contemporain demeure un défi quotidien.

À TRAVERS LES MOTS DE RICHARD WAGAMESE

Les romans de Richard Wagamese suivent l'évolution de ses questionnements concernant la place des Autochtones dans notre société nord-américaine. L'ensemble de son œuvre raconte son histoire, celle de ses proches, celle de plusieurs Autochtones au Canada. Après avoir expliqué et compris ce passé, il explore les avenues d'un meilleur vivre-ensemble entre les Autochtones et les Canadiens.

Le romancier né dans le nord-ouest de l'Ontario n'a pas vécu les pensionnats comme plusieurs de ses proches; il a plutôt vécu la *rafle des années 1960*, où les enfants étaient retirés de leur communauté pour être élevés dans des familles allochtones. Le but était essentiellement le même que celui des pensionnats, soit « tuer l'Indien au cœur de l'enfant ». Le premier roman de l'auteur anishinaabe *Keep'er'n Me* relate une histoire très similaire à la sienne.



L'une de ses œuvres les plus connues est *Cheval Indien*, qui a été adaptée au cinéma en 2017, l'année de son décès. Ce roman raconte l'histoire attachante de Saul, un jeune anishinaabe qui est amené de force au pensionnat. Dans cet établissement, il subit de nombreux abus verbaux, physiques et sexuels, mais il prend le hockey comme échappatoire, devenant un joueur d'exception convoité par des équipes de la ligue nationale. Malgré son talent, les nombreux événements traumatiques dont il a été témoin ou victime avant, pendant et après son séjour à l'école résidentielle prennent le dessus sur sa carrière prometteuse.

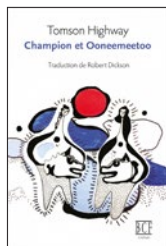
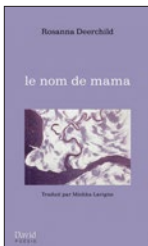
Comme de nombreux Autochtones, Richard Wagamese a parcouru un long chemin vers la sobriété et la reconnexion avec ses racines; un chemin vers la guérison. Dans son livre *Les étoiles s'éteignent à l'aube*, l'écrivain originaire de la nation Wabaseemoong trace cette route que plusieurs cherchent à travers l'histoire d'un jeune de 16 ans qui accompagne son grand-père dans son dernier périple vers une montagne lointaine. Son roman posthume *Starlight* en est la suite.

APPRENDRE À COHABITER GRÂCE À LEURS MOTS

Prendre le temps de comprendre l'histoire des pensionnats pour Autochtones est urgent, car ceux qui ont connu ces établissements sont de plus en plus âgés. Il s'agit désormais d'un devoir collectif de s'arrêter pour écouter et lire ceux qui ressentent le besoin de partager leur vécu avant de *s'éteindre comme les étoiles, de prendre la porte de l'Ouest ou de s'éloigner à coups de pagaie vers un autre monde*, selon les croyances de leur nation.

Que ce soit dans leur langue maternelle ou dans une autre langue, ces auteurs participent à la réconciliation ou à un meilleur vivre-ensemble grâce à leurs récits. Leurs mots permettent à chaque personne qui les entend de porter leurs valeurs dans leur cœur pour que chacune des décisions tienne compte du bien-être des sept prochaines générations qui cohabitent sur le dos de la Grande Tortue. Car, chez les nations autochtones, chaque génération a le futur des sept prochaines entre ses mains, ce qui permet à chacune d'entre elles de continuer le travail entamé par les précédentes.

Pour poursuivre la réflexion :



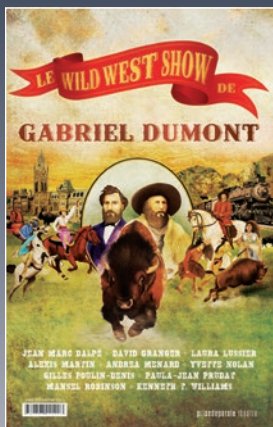
Le récit, le théâtre et la poésie POUR MIEUX CONNAÎTRE LES MÉTIS

Un texte fondateur d'une grande actualité traduit en français.

» *La Presse*

Rarement lira-t-on un récit aussi clair sur la réalité autochtone postcoloniale [...] Un joyau de littérature.

» *Le Devoir*

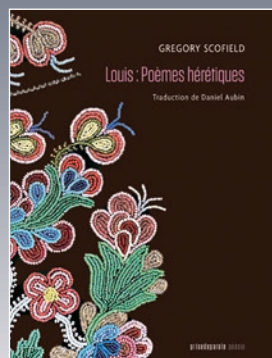
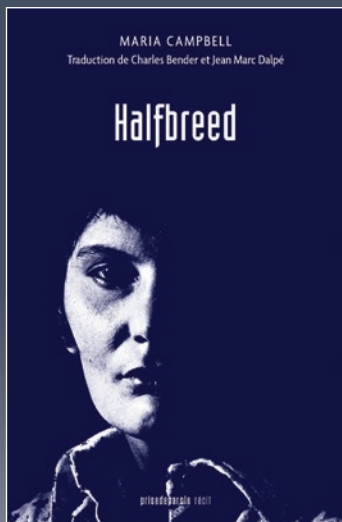


Le Wild West Show de Gabriel Dumont est une sorte de cours d'histoire métisse 101 en accéléré, complètement déjanté, une leçon sur l'acide où l'humour se met au service de l'histoire.

» *Radio-Canada*

[U]ne poésie hétérogène et magnifique mélangeant avec bonheur les genres, les tons, les registres.

» *Collections*



éditions *prisedeparole*



Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.
Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

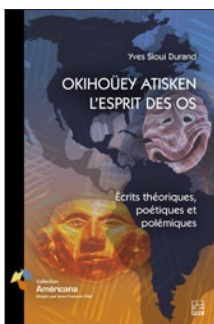
Disponibles chez votre libraire



LES SUGGESTIONS DE VOS LIBRAIRES INDÉPENDANTS

OKIHOÛEY ATISKEN : L'ESPRIT DES OS Yves Sioui Durand (Presses de l'Université Laval)

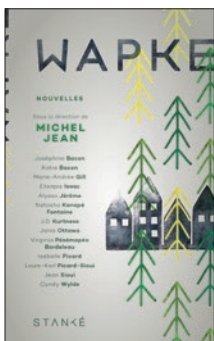
Membre de la nation huronne-wendat de Wendake, pionnier du théâtre autochtone contemporain, Yves Sioui Durand a fondé il y a plus de trente-cinq ans Ondinnok, la première compagnie de théâtre francophone autochtone au pays. Avec son recueil *Okihoûey Atisken : L'esprit des os*, l'écrivain nous offre une compilation de ses textes, entrevues et poèmes parus depuis les trente dernières années. Il y aborde son parcours personnel à titre de dramaturge, l'importance de la résurgence culturelle autochtone ou encore les répercussions du colonialisme dans le système d'éducation. « Le passé n'est pas passé, il existe dans nos os. Marcher vers notre origine [...] est le fondement de la reconstruction culturelle des Premières Nations. » **Frédérique Saint-Julien, de la Librairie Raffin (Montréal)**



WAPKE

Collectif (dir. Michel Jean) (Stanké)

Rassemblées sous le thème de l'anticipation, les nouvelles de *Wapke*, qui signifie « demain », bousculent et chamboulent parce qu'elles témoignent de préoccupations actuelles, amenées vers des futurs exacerbés. Les auteurs et autrices autochtones de ce recueil racontent les conséquences de la négligence face à l'environnement, la blessure béante d'années de ségrégation raciale, l'absence de commodités et de services, mais aussi, le besoin de se réapproprier son autonomie, le tout avec une diversité de tons, d'univers et de voix, et qui somme toute, convergent en un ensemble de textes qui laissent pantois. **Chantal Fontaine, de la Librairie Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)**





NAUETAKUAN, UN SILENCE POUR UN BRUIT

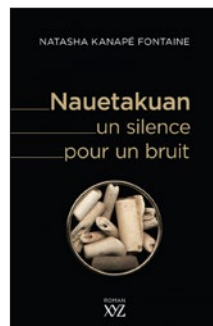
Natasha Kanapé Fontaine (XYZ)

Premier roman de la poète, comédienne, musicienne et activiste Natasha Kanapé Fontaine. Et quelle entrée dans le monde romanesque! Un roman contemporain et pleinement réussi qui nous parle de déracinement, mais aussi de ce qui nous construit. À travers l'histoire touchante de Monica, on réalise toute la puissance de l'art pour préserver une culture. Une grande réussite pour un roman qui va vous rester longtemps en tête... et dans le cœur! **Billy Robinson, de la Librairie de Verdun (Montréal)**

WENDY: MAÎTRE ÈS ART

Walter Scott (trad. Daphné B.) (La Pastèque)

Ce second tome de la BD de Walter Scott nous ramène à une Wendy toujours aussi sensible et bouillonnante. Alors qu'elle s'apprête à continuer ses études à la maîtrise, la jeune artiste gagne en maturité: on prend plaisir à la voir devenir plus sage... mais pas trop. Beuveries excessives, artistes excentriques, l'Ontario peint dans *Wendy: Maître ès art* fait écho au Montréal *speedé* du premier volume. Mais, cette fois-ci, toutes ces extravagances périphériques poussent notre héroïne dans les limites de sa pratique artistique. Comment se servir des émotions coincées et cachées, quelles formes doivent-elles prendre dans sa relation à l'art et, surtout, aux autres? Une bande dessinée vive, aux personnages colorés (même si en noir et blanc), qui expose avec sarcasme la vie d'une jeune créatrice qui se cherche à travers les arts. **Maggie Mercier, de la Librairie Hannenorak (Wendake)**



CONTES DE COYOTE

Thomas King (trad. Marie-Andrée Dufresne)
(Planète rebelle)

Vous connaissez peut-être Thomas King comme romancier ou essayiste, mais saviez-vous qu'il écrit aussi pour la jeunesse? Dans ses *Contes de Coyote*, on retrouve avec bonheur son style incomparable imprégné d'humour. Coyote est d'ailleurs un espiègle personnage : il met son nez dans les affaires des autres, il veut être le plus beau et le plus intéressant, bref, c'est un petit fauteur de troubles! Dans le premier conte, il plongera ses compagnons dans l'obscurité en voulant jouer la vedette. Dans le second, qui a des airs du Corbeau et le Renard, la vanité de Coyote amènera la bisbille parmi les humains et les animaux. Deux savoureuses histoires parsemées d'encre noire qui vous feront voir les astres et le règne animal d'une tout autre façon! *Dès 7 ans.* **Cassandra Sioui, de la Librairie Hannenorak (Wendake)**



NIN AUASS/MOI L'ENFANT

Laure Morali, Joséphine Bacon
et Lydia Mestokosho-Paradis (Mémoire d'encrier)

« Quand je parle de poésie aux enfants, je m'adresse à des poètes avertis », dit Laure Morali, accompagnatrice avec Joséphine Bacon des jeunes qui nous offrent ici leurs mots. Et c'est bien ce que j'ai ressenti à la lecture de ces poèmes dans lesquels ils partagent leurs visions de leurs territoires, extérieurs autant qu'intérieurs, de leurs peurs et leurs espoirs, de leur avenir. La sincérité et la beauté de leurs mots, livrés en innu-aimun et en français (certains poèmes mêlant les deux langues), sont admirablement mises en valeur par les illustrations délicates de Lydia Mestokosho-Paradis et la très agréable présentation. J'ai eu un gros coup de cœur pour ce magnifique livre-cadeau, frais, vrai et émouvant! *Dès 7 ans.* **Corinne Boutterin, de la Librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)**





L'ART FIN DE L'HUMOUR EN LITTÉRATURE

L'HUMOUR DANS LES LITTÉRATURES AUTOCHTONES

Par Isabelle Picard, ethnologue et autrice

Rire. Juste à y penser, je me sens déjà mieux. Pas que j'allais mal, mais en riant, c'est toujours mieux. J'ai en tête l'image de ces femmes autochtones qui se reculent en penchant leur tête vers l'arrière pour s'esclaffer, comme si les échos de leur rire allaient porter davantage de cette façon. Comme si on marquait une pause parfois dans une situation malaisante peut-être aussi. À vrai dire, je ne suis jamais vraiment ressortie indemne de ces éclats de rire. Souvent pour le mieux.

Ce qu'il faut savoir, c'est que derrière l'humour autochtone se cache une myriade de codes et d'émotions qui peuvent parfois être difficiles à déchiffrer pour le non-initié. Et pourtant, l'humour est si commun à l'humain. Tout le monde rit. Mais tout le monde ne rit pas de la même manière et pour les mêmes raisons.

L'humour autochtone est très particulier, singulier même. Loin de servir un but unique de divertissement, il s'inscrit dans tout un univers qu'ethnologues et anthropologues se plaisent à décortiquer.

Pour la poète innue Marie-Andrée Gill, l'utilisation de l'humour en littérature autochtone francophone est relativement récente : « Après avoir parlé de traumatismes et de quêtes identitaires, nous sommes rendus à utiliser l'humour, l'ironie et le sarcasme dans nos littératures



orales et écrites comme un outil de guérison, pour enlever du stress et relaxer. Notre créativité est incroyable, mais nous sommes encore timides quand il s'agit de pleinement être ce que nous sommes avec l'autre. Mais nous arrivons de mieux en mieux à nous affirmer. »

La littérature autochtone, comme un reflet d'une société qui apprend à s'ouvrir, grave maintenant en elle des codes et des univers qu'elle s'entêtait peut-être à cacher, consciemment ou inconsciemment, par pudeur ou par crainte, dans ses premières publications. Et tout le monde en sort gagnant.

Quelqu'un qui a travaillé de nombreuses années avec les Autochtones m'a dit un jour : « Si tu réussis à rire avec un Autochtone, toute ta relation en sera changée. » L'humour crée en effet des ponts. Et en dessous des ponts, il y a des rivières de beau et de laid qu'on apprend doucement à connaître comme lecteur. Des histoires qui nous permettent de mieux explorer, de mieux comprendre ces univers autochtones dans tout ce qu'ils sont, dans leur richesse et leur complexité.

« L'humour sert à rendre les choses – les contenus plus lourds entre autres – accessibles. Son utilisation permet d'alléger le propos et permet au lecteur de ne pas se retrouver en situation de tension constante. L'humour permet à l'équilibre de s'installer. Pour l'écrivain, c'est aussi une façon de se détacher de la douleur, d'avoir un certain recul critique en lien avec ce qu'il présente », selon Jocelyn Sioui, auteur wendat.

Karl Marx disait, en parlant de l'histoire qui se répète deux fois, sinon plus : « La première fois comme une tragédie, la seconde fois comme une farce. » En ces mots se trouve peut-être une des clés de l'humour autochtone. Un humour guérisseur, parfois sous la forme d'une satire, qui sert entre autres à apaiser les traumatismes de l'histoire, ceux qui se répètent sans cesse, puisqu'à travers la blague s'échappe sans doute un peu de ce trop-plein. Puisqu'on vient en quelque sorte normaliser ce qui n'est pas normalisable. Puisque c'est souvent, trop souvent peut-être, la première soupape pour en parler. Parce qu'on se sent moins seul si on peut en rire avec les autres, comme dans une vallée secrète que seuls quelques-uns peuvent pleinement arpenter, mais que les autres peuvent comprendre. L'humour comme un besoin.

Thomas King, l'auteur de *L'Indien malcommode*, disait ceci à propos de l'humour en littérature autochtone : « Vous savez, l'humour rend la tragédie encore plus





profonde, plus tranchante. Les deux ne se combattent pas si vous les utilisez bien. C'était important pour moi de donner au lecteur des endroits pour respirer, tout le monde en a besoin en lisant une mauvaise chose après l'autre... »

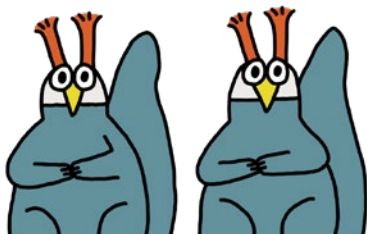
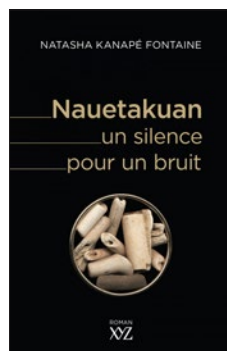
Un humour pour dédramatiser. Comme des trous dans la glace laissés par des phoques pour respirer.

Il y a également toutes ces autres fonctions de l'humour. L'humour comme un outil de cohésion sociale d'abord. L'humour qui sert à ramener l'humilité, la discipline au sein d'un groupe. À retrouver sa place autour du grand cercle. Un humour parfois incisif mais toujours bienveillant. Puis l'humour sarcastique, celui qui révèle les absurdités de la vie. Ici, je pourrais nommer les ouvrages de Dawn Dumont,

à la fois autrice et humoriste, qui se sert de son talent pour appuyer et souligner à sa façon ces tout petits moments que nous connaissons universellement comme êtres humains – par le biais des enfants notamment, et à travers eux –, pour rappeler cette naïveté qui sait à la fois faire rire et grincer des dents, pas trop fort.

Et il y a enfin l'humour pur, l'humour juste pour exister. Celui qu'on crée pour entrer en relation avec les autres. La littérature autochtone en est remplie. Je pense entre autres au premier roman de Natasha Kanapé Fontaine, *Nauetakuan, un silence pour un bruit*. Dès les premiers dialogues, on est témoin de cette façon d'entrer en contact par l'humour comme un pont, même quand c'est exagéré. Un humour qui passe souvent par l'autodérision, comme pour se rendre plus accessible à l'autre.

C'est ainsi que se construit l'humour depuis des millénaires. Une tradition d'abord orale qui s'exprime à travers les légendes, les mythes et les histoires de tous les jours, mais qui se transforme à l'écrit comme une main tendue toute singulière. Un art fin que ne maîtrise pas qui veut, et qui permet, lorsque la magie se produit, une véritable rencontre entre un lecteur et un auteur, celle que l'on recherche, celle qui laisse des traces.





*Assommée par
des poings perdus
Je te montre mes dents*

TANYA TAGAQ
**CROC
FENDU**

Traduit de l'anglais par Sophie Voillot



« [Un roman] à couper
le souffle. »

Le Devoir

alto

editionsalto.com

© Jaime Hernandez

© Dee Borsy



La Presse

Sous la direction de

Joshua Whitehead

**L'amour
aux
temps d'après**

Traduit de l'anglais par Sophie Voillot

Une anthologie de fiction
spéculative bispirituelle
et indiguenner



Conseil des Arts
du Canada Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec



LE CHOIX DE J. D. KURTNESS

PORTE-PAROLE D'EN JUIN : JE LIS AUTOCHTONE! 2022

PERLES DE VERRE

Dawn Dumont (trad. Daniel Grenier) (Hannenorak)

Dumont est une de mes écrivaines préférées, toutes nationalités confondues. *Perles de verre* raconte l'histoire de quatre amis, échelonnée sur deux décennies. Une écriture pétillante d'intelligence détaille les péripéties de ces personnages faillibles, mais tellement humains, forcés de quitter leurs communautés pour améliorer leur sort. Comme des perles dans un motif, les courts chapitres font état des victoires et des échecs, où le tragique côtoie l'humour et l'amitié tricote les familles qu'on se choisit. Dumont prouve l'ampleur de son talent avec ce troisième roman plus acéré que ses deux premiers (*On pleure pas au bingo* et *La course de Rose*). Ici, les yeux de l'enfance ou le surnaturel ne dorment plus la pilule, mais on retrouve avec joie la sensibilité et l'autodérision de Dumont.

J. D. Kurtness est née en 1981 à Chicoutimi, d'une mère québécoise et d'un père ilnu de la communauté de Mashteuiatsh. Elle a signé deux ouvrages qui ont trouvé de chaleureux échos : *De vengeance* (2017), l'histoire d'une tueuse en série dont la carrière débute dès ses 12 ans et qui est, paradoxalement, aussi méchante que sympathique, et *Aquariums* (2019), un roman d'anticipation polyphonique dont l'intrigue tourne autour d'un vilain virus destructeur. En 2022, elle a signé une nouvelle, *Bienvenue, Alyson*, aux Éditions Hannenorak.

En juin : Je lis autochtone



Cheval Indien
Richard Wagamase

« C'est l'histoire d'une résilience admirable, celle qu'ont vécue des milliers d'enfants à travers le Canada dans l'indifférence totale. Une histoire qui doit être connue de tous. »

La Presse

Histoire(s) et vérité(s), récits autochtones
Thomas King Traduction de Rachel Martinez

« L'auteur détricote des tabous et des images erronées, nous éveille à d'autres réalités, rétablit des faits et révèle que les histoires permettent aussi de nous comprendre, de transmettre un legs et de mieux appréhender le monde. »

Les Libraires

livres-bq.com    BIBLIOTHÈQUE
QUEBÉCOISE



AQUARIUMS DE VENGEANCE

DÉCOUVREZ LE MONDE À TRAVERS LE REGARD DE

J. D. KURTNESS

On lit chaque chapitre avec délectation, entrant dans la tête d'une narratrice dont l'apparence angélique cache un cœur rempli de dégoût et de rage envers les êtres médiocres et malfaisants.

Châtelaine



Roman aquatique et contemplatif, résolument environnementaliste, Aquariums reste optimiste, malgré les embûches et l'apocalypse qui s'y déploie en toute lenteur.

Radio-Canada | Espaces autochtones



 **L'instant même**



© Marie-Julie Garneau

LE CHOIX DE JOCELYN SIOUI

PORTE-PAROLE D'EN JUIN : JE LIS AUTOCHTONE! 2022

ENFANTS DU LICHEN

Maya Cousineau Mollen (Hannenorak)

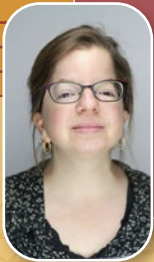
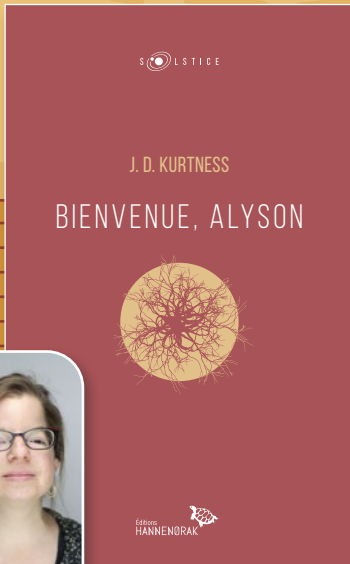
Je vous propose *Enfants du lichen* de Maya Cousineau Mollen. Quand je lis sa poésie, j'ai l'image d'un long portage qui me rappelle la résilience autochtone. Il y a beaucoup de similitudes entre la résilience et le portage de canot. Courir avec un canot sur le dos, c'est possible sur une courte distance. Mais pour traverser des dizaines de kilomètres, courir avec une embarcation au-dessus de la tête nous tue avant l'arrivée. Il faut donc marcher, le poids sur l'échine. Maya me rappelle les milliers de kilomètres parcourus sans courir, pour ne pas se faire avaler par ce monde qui espérait notre fin. Pour revoir la rivière et la parcourir, enfin. Sans fin. Cette douceur entêtée ancrée dans le cœur. La résilience se marche sur des miles et des miles. Les mots de Maya voguent entre rage sourde et espoir de lumière. Ils sont aujourd'hui et hier. Ses deuils, ses histoires personnelles, celles des femmes autochtones oubliées, résonnent dans les vers qu'elle écrit.

Jocelyn Sioui, comédien, dramaturge, marionnettiste et écrivain wendat, est membre fondateur de Belzébrute, band de théâtre. Il est aussi le fondateur et le directeur du OUF! Festival Off Casteliers, consacré aux arts de la marionnette. Il a publié l'essai biographique *Monok Jules* (2020) et le conte *Frétillant et agile* (2022) aux Éditions Hannenorak.



Éditions HANNENØRAK

DES MOTS EN RÉSERVE



© Seb Lazé



© Marie-Julie Gameau

SOLSTICE

Des textes courts, des paroles en éveil, une présence rayonnante, à l'image de notre été : la collection « Solstice » se veut un appel à l'étonnement, au voyage, à la fulgurance.

JUIN 2022

DANS LE CADRE DU MOIS NATIONAL DE L'HISTOIRE AUTOCHTONE : JE LIS AUTOCHTONE !

POÈME INÉDIT

Les Nations Unies ont déclaré 2022-2032 la Décennie internationale des langues autochtones. On a donc dix belles années pour en apprendre au moins une!

LE FESTIN DES VIVANTS

Par Andrée Levesque Sioui

Onywawenda'

Les langues autochtones ne sont pas à prendre

Elles sont à apprendre

Pensons à elles

Comme à des êtres vivants

Qu'on veut fréquenter un peu, beaucoup, souvent

Savoir ce qu'elles voient

Ce qu'elles ont à dire

La langue wendat est une femme qui s'adresse aux Onweh

Je, tu, il, elle, on

Toi et moi, l'autre et moi

Vous deux, lui et lui, elle et elle

Nous tous et toutes avec ou sans toi

Vous tous et toutes, eux tous, elles toutes

Elle féminise tout, à moins d'exceptions venues des légendes

Elle vieillit en cercle, rattrapant le jour de sa naissance

La langue wendat est une femme qui prend soin des Onweh

Elle voit les couleurs par ses sœurs :

Ciel, Cendre, Ocre :

Yaronhia', O'yenhra', Wenhta'

Fleur de Courge et de Canneberge :

Atiaren'ta', Ato'kha' otsi'tsa'

Nommant l'aîné en premier :

Je suis sa sœur, il est mon frère

Les langues autochtones ne sont pas à fendre
Elles sont à défendre
Elles ne sont pas à vendre
Elles ne sont pas un *one night stand*, ou une histoire d'un soir...
Plus de soixante-dix langues autochtones sont parlées en ce pays

Orite' Orite' Orite'
Comme ces Forêts anciennes
Et ces trois milliards d'Oiseaux qu'on n'entend plus
Orite' la Tourte
Comme
Glaciers, Tortues, Rainettes,
Caribous, Ours blancs, Abeilles, Ail des bois
Yänionyen', Yarha', Yändia'wich awenrore'
Que le désir de les revoir se lève
Pour être ému

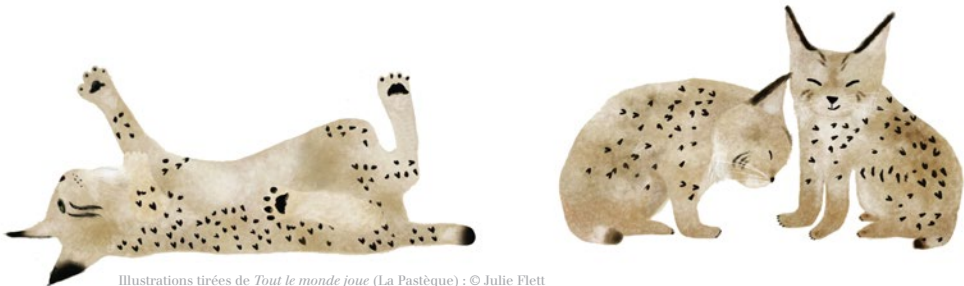
Un mot à la fois et nous pourrons nous rencontrer
Sur notre territoire poétique
Et quand vous rêverez dans nos langues
Vous saurez qu'il y a plus à recevoir qu'à prendre.



Andrée Levesque Sioui

Andrée Levesque Sioui est une autrice-compositrice-interprète wendat qui a à cœur de partager sa culture, de tisser des ponts avec autrui et de faire connaître sa langue. D'ailleurs, elle enseigne le wendat aux tout-petits de sa communauté. Si elle est passionnée par les chants sacrés et la musique, elle vibre également sous la puissance évocatrice des mots. En 2021, elle a publié *Chant(s)*, un recueil de textes qui porte différentes réflexions sur une multitude de sujets, certains plus sombres, et plusieurs très lumineux, notamment concernant la réappropriation culturelle au sein de sa nation.





Illustrations tirées de *Tout le monde joue* (La Pastèque) : © Julie Flett

JULIE FLETT

TISSEUSE DE PONTS

Par Josée-Anne Paradis

Julie Flett, autrice et illustratrice crie-métisse, bâtit des ponts entre les cultures autochtones et canadienne. Elle le fait afin que ses acquis et sa langue unissent les peuples, relie les générations et brillent grâce à la littérature. Des dix-sept livres qu'elle a illustrés, sept sont jusqu'à maintenant traduits en français et plusieurs ont remporté de prestigieux prix en littérature jeunesse, dont le Prix littéraire du Gouverneur général, le prix TD et le prix Christie Harris.

Bien que son travail formel soit en constante évolution et qu'il ait passablement évolué au fil des ans, Julie Flett demeure une autodidacte de l'illustration : « J'ai étudié les arts plastiques, le cinéma et les textiles. Je pense qu'étudier les beaux-arts a eu l'avantage de m'aider à comprendre ce qui était nécessaire pour m'ancrer dans un projet », nous dit-elle en entrevue. C'est sa sœur, d'ailleurs, qui travaillait pour Theytus Books (l'un des premiers éditeurs autochtones au Canada), qui lui a offert son tout premier contrat d'illustration, à un moment où elle était davantage tournée vers l'art conceptuel. Depuis, Julie Flett n'en démord pas : elle se plaît à illustrer des livres pour enfants et se fait un point d'honneur d'y faire rayonner les cultures, et la langue, crie et métisse.

Tout le monde joue : Kimêtawânanaw est son plus récent ouvrage traduit, par Fanny Britt, aux éditions de La Pastèque : un album pour la jeunesse où l'on voit des

renards sentir, des chouettes chanter, des lynx se bécoter, des bélugas frétiller et aussi des enfants jouer. Les illustrations sont présentées avec douceur, dans une technique bien représentative du travail de Flett qui consiste à utiliser des découpes numériques, des textures aux pastels et à l'aquarelle et des couleurs chaudes, terreuses. Pour expliquer ce qui anime les pages de son histoire, l'auteure évoque, en fin d'ouvrage, le concept de *wâhkôhtowin* : « *Que ce soit en courant et en gambadant dans l'herbe ou en dévalant la rue ou en observant les créatures d'un ruisseau, nous sommes tous liés à ce qui nous entoure, dans une relation de soin et de bienveillance envers les autres. En langue crie, on appelle ça wâhkôhtowin.* »

Cette mention vient juste après un lexique de noms d'animaux traduits en cri, lexique qui assurément attisera la curiosité et l'éveil à une autre culture par cette porte d'entrée qu'est la langue. « Notre langue est connectée à nos visions du monde, à la façon de *wâhkôhtowin* », nous explique-t-elle. Julie Flett nous livre également que ses grands-parents étaient multilingues, mais qu'ils n'ont pas enseigné leurs langues autochtones à leurs enfants. « Juste avant le décès de mon grand-père, je lui ai demandé s'il voulait bien me parler en cri et il l'a fait. Nous étions au téléphone et j'ai été surprise : il s'était lancé si naturellement et, pourtant, j'avais à peine posé la question. C'était comme s'il n'attendait que cela. Il luttait alors contre la maladie d'Alzheimer, mais n'avait aucun problème à se souvenir du cri. C'est donc à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à réfléchir à ce que cela signifie, dans nos familles, de perdre notre langue maternelle. »



Son constat : perdre une langue, c'est perdre une vision du monde, soutient-elle. « Pour les enfants qui ne sont pas cris, l'apprentissage de notre langue est une façon de les initier à nos visions du monde. En tant qu'auteure et artiste, c'est quelque chose que je peux partager avec les enfants. » Ainsi, dans *Ligne de trappe*, ouvrage écrit par David Alexander Roberston et publié chez Scholastic, elle rend hommage, grâce à ses illustrations, aux grands espaces et aux coutumes autochtones. L'histoire en est une de retour aux sources : un Moshom (grand-père) relate à son petit-fils son enfance sur la ligne de trappe, lieu sauvage où l'harmonie se faufile entre l'homme et la nature. Avec des mots en cri glissés ici et là, on découvre la vie dans la communauté telle qu'elle était jadis ainsi que l'empreinte qu'elle a laissée. Cet album, dans sa version originale anglophone, a d'ailleurs remporté le prestigieux Prix du Gouverneur général.

Dans le très touchant *Quand on était seuls*, du même auteur et cette fois publié aux éditions Des Plaines, le duo propose huit tableaux et autant de dialogues où une grand-mère, Nókóm, raconte à sa petite-fille l'histoire derrière l'annihilation de son identité et de sa culture par les pensionnats autochtones. Si le récit est dur, il se dresse en hommage à la résistance et parle de courage. Les lecteurs, tout comme la petite du livre, en apprendront plus sur les vêtements traditionnels, le port des nattes, la langue et les liens familiaux grâce à cet habile partage de la mémoire.

Pour une Julie Flett qui souhaitait faire rayonner la culture de son peuple, ces deux ouvrages sont la preuve de sa réussite. Car chaque lecteur qui lui dit s'être identifié à un personnage, avoir reconnu son enfance, avoir retrouvé des éléments de la culture de ses grands-parents ou en avoir appris sur les traditions autochtones lui confirme que ces ponts créés, il importe de les bâtir.

Des livres illustrés par Julie Flett à découvrir



LES LIBELLES CERFS-VOLANTS/ PIMITHAAGANSA

Tomson Highway et Julie Flett

(trad. Mishka Lavigne) (Prise de parole)

Joe et Cody attrapent des libellules et nouent doucement un fil autour de chacune d'elles avant de les laisser s'envoler. Ils poursuivent alors leurs libellules cerfs-volants jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans le ciel nocturne. Et dans leurs rêves, les frères planent dans les cieux jusqu'à ce que vienne le temps du réveil. *Dès 5 ans. Une suggestion de Prise de parole*



MON AMIE AGNÈS

Julie Flett (trad. Fanny Britt) (La Pastèque)

Katherena se sent un peu perdue dans sa nouvelle maison qu'elle partage avec sa mère. Mais elle rencontre bientôt une voisine âgée qui partage avec elle son amour pour l'art et la nature. Julie Flett, auteure crie et métisse maintes fois primée, livre ici un récit fort qui illustre brillamment la beauté des liens entre les générations et des passions partagées. *Dès 5 ans. Une suggestion de La Pastèque*





LOUIS-KARL PICARD-SIOUI

LE CHAMAN-GUERRIER DE L'IMAGINAIRE

Par Samuel Larochelle

Au cours des quinze dernières années, Louis-Karl Picard-Siouï a publié de nombreux romans et recueils, en plus de diriger Kwahiatonhk!, un organisme consacré à la promotion de la littérature des Premières Nations du Québec. Se décrivant comme un artiste chaman-guerrier de l'imaginaire, le créateur wendat multiplie les occasions de refaçonner le monde.

Sa propre perspective est influencée par ses origines wendat, son bagage d'historien et d'anthropologue, ainsi que par le syndrome de Gilles de la Tourette. « C'est extrêmement difficile pour moi de me fermer la boîte quand c'est le temps et j'ai beaucoup de difficulté avec le silence. J'essaie d'éviter les médias sociaux, parce que ce n'est pas bon pour moi. » Pas surprenant qu'il multiplie les occasions de s'exprimer autrement. Finaliste au Prix du Salon international du livre de Québec, section jeunesse, en 2006, avec son premier livre *Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*, il publie ensuite plusieurs recueils de poésie (*Les grandes absences*, *Les visage de la Terre*, *De la paix en jachère*), des nouvelles dans différents collectifs (*Amun*, *Wapke*) ainsi qu'un recueil de nouvelles, *Chroniques de Kitchike: La grande débarque*. Il a également parcouru le pays et la planète pour scander sa poésie.

Une façon pour lui de naviguer d'un genre littéraire à l'autre sans se limiter. « J'ai toujours refusé les catégorisations artistiques. L'art vient avant tout d'une façon d'être au monde qui fait qu'on capte les craintes, les espoirs et les malaises d'une société. Si on a du talent pour recycler ça artistiquement, on peut dire qu'on devient artiste. Cela dit, l'art exige des frontières poreuses. Il doit y avoir une communication

entre l'artiste et le monde, et entre les disciplines. » Quand il se lève le matin avec une idée, il ne sait pas d'emblée quelle forme elle prendra. « Je suis quelqu'un qui s'ennuie rapidement et qui a besoin d'essayer souvent de nouveaux trucs. J'aime me mettre en danger. »

Et la gestion d'un organisme culturel est un « danger » en soi pour Louis-Karl Picard-Siouï. « Je ne peux pas dire que je suis très bon gestionnaire. Quand Kwahiatonhk! a été fondé en 2015, ça prenait quelqu'un pour le diriger, alors j'ai plongé, mais ça ne cesse de grossir et de grossir. On a besoin de bras. Heureusement, le conseil d'administration m'aide beaucoup et j'aime ça, monter des projets. »

En effet, il se donne corps et âme afin de mettre en lumière les littératures autochtones à travers le Québec. L'organisation qu'il dirige assure le développement de nouvelles plumes, leur promotion et leur diffusion avec des initiatives comme le Salon du livre des Premières Nations, un spectacle de bingo littéraire ou des expositions multidisciplinaires. « On est de plain-pied avec le milieu du livre, mais à l'extérieur de la sacro-sainte chaîne du livre composée des auteurs, des éditeurs, des distributeurs, des magasins, des bibliothèques, des salons du livres et des festivals. On travaille avec l'ensemble des maillons. Notre objectif est vraiment de faire avancer la cause des littératures autochtones. »

Pas surprenant qu'il apprécie l'initiative En juin : Je lis autochtone!, mise sur pied en 2021. « Je travaille depuis une vingtaine d'années dans la diffusion des arts autochtones et ça peut être assez long avant que le milieu embarque, de manière générale. Donc, je trouve ça très intéressant que le milieu du livre entre en scène à nos côtés. Depuis 2011, le Salon du livre des Premières Nations est un moment fort dans l'année en novembre. Et maintenant, un autre moment phare vient faire écho à nos efforts en juin. »

Quand on lui fait part de l'intérêt grandissant pour les artistes autochtones qu'on perçoit chez les allochtones, il est on ne peut plus d'accord. « C'est clair que l'engouement est de plus en plus généralisé depuis cinq ans. Les populations québécoise et franco-canadienne sont de plus en plus intéressées par ce que nous avons à dire. »

Cet élan de découverte n'a pas que du bon, alors que la vingtaine de plumes autochtones québécoises qu'il a répertoriées ne suffisent pas à la demande des organismes culturels, des ministères et des entreprises privées qui élaborent des projets en lien avec les cultures autochtones. « Cet engouement met une pression sur les créateurs. On est sursollicités. Sur les médias sociaux, je vois souvent des artistes autochtones annoncer dès janvier que la suite de leur année est pleine. On prend le risque d'épuiser les gens et qu'ils passent à autre chose. »

Autre piège potentiel : que ces derniers soient instrumentalisés par une organisation. « Le risque est très présent pour tout artiste membre d'un groupe marginalisé. » Avec l'accent mis par le Conseil des arts du Canada pour encourager les échanges entre Autochtones et allochtones, de plus en plus d'organisations veulent donner la parole aux Autochtones. Mais pas toujours de la bonne manière. « Il y a parfois un manque de sensibilité et de tact. De façon minoritaire, j'ai aussi vu des organisations qui avaient besoin d'argent imaginer des projets avec des Autochtones et tenter d'obtenir une subvention en se trouvant un Indien de service. » Même en voulant bien faire, d'autres gestionnaires se révèlent totalement maladroits. « Je dois parfois leur faire prendre conscience que leur projet ne considère pas du tout l'artiste autochtone. Ils ont un projet ou ils soutiennent celui d'un artiste allochtone en espérant que l'artiste autochtone va cadrer là-dedans. Ce n'est pas ça, la décolonisation. »

Louis-Karl Picard-Siouï prend aussi le temps de mettre en garde les artistes issus des Premières Nations. « Je leur demande si le projet est vraiment bon pour eux ou s'il les amènera dans une direction complètement différente de celle espérée pour leur carrière. Au final, le projet doit leur être bénéfique. »

Le plus récent ouvrage de Louis-Karl Picard-Siouï :



YAWENDARA ET LA FORÊT DES TÊTES-COUPÉES (Hannenorak)

Pour sauver son village de la malédiction qui le ronge, la jeune Yawendara, une enfant wendat courageuse, devra se rendre dans la forêt des Têtes-Coupées et braver tous les dangers, y compris le chef des monstres qui rôdent dans les bois : Fils-Areskwe. Un roman à l'écriture colorée qui vous amène au cœur de la cosmogonie, des traditions et des croyances wendat. *Dès 10 ans.*





En librairie
le 9 juin!



Isabelle Picard

Découvrez nos
albums de culture et de
tradition inuites!



lesmalins.ca



Les livres idéals pour souligner le Mois national de l'histoire autochtone



Illustrations tirées de La Terre me parle : Un livre sur les saisons © Éditions Scholastic, 2021.



Ed.scholastic



scholastic.ca/editions



ed_scholastic

NOS SUGGESTIONS DE LECTURES

JEUNESSE



ALLEZ, AU LIT!

Ceporah Mearns, Jeremy Debicki et Tim Mack (trad. Maxime Desjardins)
(Les Malins)

Album tout ce qu'il y a de plus amusant pour les petits qui, comme Siasi, n'ont pas envie de se mettre au lit! Ici, la petite invoque les animaux du Grand Nord – le caribou, l'ours polaire, les oies sauvages, etc. – pour s'amuser avec eux plutôt que de se brosser les dents ou de mettre son pyjama. De quoi plonger entre les draps avec de belles images sauvages plein la tête! *Dès 3 ans. Une suggestion de l'équipe de la rédaction*

WOWGWIS DE LA TÊTE AUX PIEDS

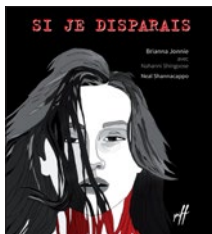
Rebecca Thomas et Maya McKibbin (trad. Sylvie Nicolas) (Hannenorak)

Il est temps pour Wowgwis de rencontrer la famille de son papa et d'apprendre ce que cela signifie d'être Mi'gmaq. Elle est nerveuse, ça se comprend : vont-ils l'accepter, vont-ils l'aimer? Heureusement, il ne manque qu'une étincelle pour que la petite se sente chez elle parmi les siens. *Dès 4 ans. Une suggestion des Éditions Hannenorak*

JOUE DU TAMBOUR AVEC CŒUR

Ren Louie et Karlene Harvey (Medicine Wheel Education)

Quand sa mère lui donne un tambour fait à la main en cadeau, Ren apprend les enseignements qu'on lui transmet en lien avec cet instrument. Il découvre que grâce à ce tambour spécial, il peut créer des liens avec sa culture et reprendre confiance en sa voix pour partager avec joie les chansons traditionnelles des siens, la Nation Nuu-chah-nulth. *Dès 6 ans. Une suggestion de Medicine Wheel Education*



NISH (T. 2) : WENDAKE

Isabelle Picard (Les Malins)

Les jumeaux Léon et Éloïse se voient obligés de quitter leur village nordique pour s'établir à Wendake, en banlieue de Québec. Comment s'adapteront-ils à cette nouvelle vie? Dans un récit lumineux et vibrant de réalisme, Isabelle Picard met en lumière la réalité souvent méconnue de ses personnages, leur territoire, leur culture et, dans ce deuxième tome, les aléas du déracinement. *Dès 9 ans. Une suggestion des Malins*

SI JE DISPARAIS

Brianna Jonnie et Nahanni Shingoose (trad. Nicholas Aumais) (Isatis)

En 2016, la jeune Brianna Jonnie écrit une lettre pour sensibiliser le public à la négligence des services de police dans la recherche des femmes autochtones disparues. Basé sur cette lettre, *Si je disparaissais* est un roman graphique percutant et nécessaire qui nous rappelle que la disparation et le meurtre de filles autochtones sont une tragédie qui relève des droits de la personne. *Dès 12 ans. Une suggestion de l'Isatis*

LE RÔDEUR DE NUIT

Drew Hayden Taylor (trad. Eva Lavergne) (Éditions David)

Tiffany, une jeune Anishinaabe, voit sa vie bousculée par un mystérieux personnage que son père prend comme chambreur. Auteur prolifique, Drew Hayden Taylor, lui-même Anishinaabe, a voulu écrire un « roman gothique autochtone », où il aborde les défis de l'adolescence, la transmission de la culture et, surtout, la nécessité de ne jamais abandonner. *Dès 14 ans. Une suggestion des Éditions David*



ÉTRANGERS

David A. Robertson (trad. Luca Palladino) (Kata éditeur)

Étrangers, de David A. Robertson, auteur cri primé, est le premier tome de la trilogie à succès *The Reckoner*. Avec l'aide d'un esprit malveillant, d'un fantôme défiguré et de ses deux plus vieux amis, Cole Harper tente de résoudre les mystères qu'il a laissés derrière lui, il y a dix ans, dans sa communauté Wounded Sky. *Dès 12 ans.*

Une suggestion de Kata éditeur

ELLE S'APPELLE ECHO (T. 1)

Katherena Vermette, Donovan Yaciuk et Scott B. Henderson (Glénat Québec)

Une jeune métisse de Winnipeg de 13 ans, vivant loin de sa mère et qui ne « sai[t] rien sur ce que c'est d'être métis », se fait dire par son professeur d'histoire qu'elle peut l'apprendre, qu'elle n'est pas moins métisse parce qu'elle ne connaît pas son histoire. Ainsi, elle l'apprendra; tout comme les lecteurs. Dans le premier tome de ce triptyque, l'auteure métisse (saluée notamment pour son roman *Ligne brisée*) aborde la question de la guerre du Pemmican, une lutte méconnue. À la fin de l'ouvrage, un riche dossier documentaire est annexé. *Dès 12 ans.*

Une suggestion de l'équipe de la rédaction

PILLEURS DE RÊVES

Cherie Dimaline (trad. Madeleine Stratford) (Boréal)

Entre réalisme apocalyptique et science-fiction de *cli-fi*, *Pilleurs de rêves* (récompensé d'un GG) est un roman pour adolescents qui fait l'effet d'un électrochoc. C'est qu'il nous plonge dans un monde ravagé par la guerre et raconte l'histoire d'Autochtones fuyant les Recruteurs – des Blancs qui souhaitent soutirer de leur moelle une substance leur octroyant la faculté de rêver. Or, sans rêves, plus rien n'est possible...

Dès 12 ans. Une suggestion de l'équipe de la rédaction



**MEDICINE WHEEL
PUBLISHING**



CHAQUE
ENFANT
COMPTE!



Texte : Phyllis Webstad
Illustrations : Brock Nicol



**Le chandail
orange de Phyllis**

Auteurs : Phyllis Webstad
Illustrateur : Brock Nicol



**DERRIÈRE
L'HISTOIRE DU
CHANDAIL ORANGE**

Phyllis Webstad
Un récit de Phyllis Webstad raconté par ses proches
de Phyllis Webstad accompagné d'un livre
pour et avec tous les enseignants dans les
premières années.



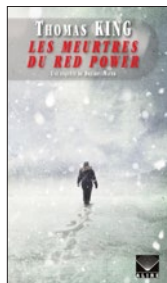
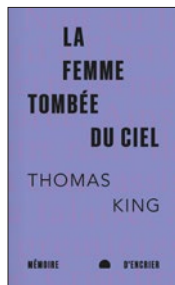
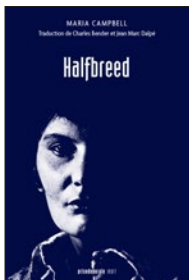
**NOUS APPORTONS DES
ENSEIGNEMENTS MORAUX ET
CULTURELS AUTOCHTONES
POUR TOUS**

Écoles/Commandes publiques: www.medicinewheelpublishing.com
1-877-422-0212



Raincoast Books





ROMAN
RÉCIT

HALFBREED

Maria Campbell (trad. Charles Bender et Jean Marc Dalpé) (Prise de parole)

Dans *Halfbreed*, Maria Campbell raconte le parcours, sur plusieurs décennies, qui l'a menée des réserves routières du nord de la Saskatchewan aux rues de Vancouver. Elle aborde sans fard l'exclusion, la honte et le racisme qu'elle a vécus, mais livre surtout un témoignage sur sa guérison et sa quête de dignité, qu'elle partage avec toute une génération de Métis. **Une suggestion de Prise de parole**

LA FEMME TOMBÉE DU CIEL

Thomas King (trad. Caroline Lavoie) (Mémoire d'encrier)

Considéré comme l'un des plus importants écrivains des Premières Nations, Thomas King signe avec *La femme tombée du ciel* le grand roman écologique autochtone. Dans cette œuvre visionnaire, l'auteur raconte le mythe de la création du monde avec humour, audace et lucidité. Lauréat du Prix littéraire du Gouverneur général. Disponible en format poche, dans la collection « Legba ». **Une suggestion de Mémoire d'encrier**

LES MEURTRES DU RED POWER

Thomas King (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné) (Alire)

Entre deux essais, Thomas King signe des polars mettant en scène un ancien policier autochtone retraité, dans un coin reculé du Montana. Le shérif fait une fois de plus appel à lui pour élucider d'étranges meurtres, alors que l'ex-policier deviendra lui-même une cible potentielle... « Dans cette intrigue à caractère social, sans manichéisme ni parti pris (Blancs et Autochtones vivent dans une relative harmonie), on appréciera particulièrement le ton empreint d'humour et le talent de l'auteur pour les dialogues souvent truculents », en a dit Norbert Spehner. **Une suggestion de l'équipe de la rédaction**

ROMAN
CORRES-
PONDANCE



PETITE FEMME MONTAGNE

Terese Marie Mailhot (trad. Annie Pronovost) (Marchand de feuilles)

« Voici une femme montagne, qui se dresse dans les mots grands et simples. Elle écrit sur la maternité, la perte, l'absence, le désir, la souffrance, l'amour, la maladie mentale, la trahison et la survie. Elle le fait sans tressaillir, mais dire qu'elle est courageuse serait mal la comprendre. Ce que Mailhot a accompli dans ce livre exquis est d'une brillance à la fois crue et raffinée, un testament. » – Roxane Gay, autrice
Une suggestion de Marchand de feuilles

LA BIENVEILLANCE DES OURS

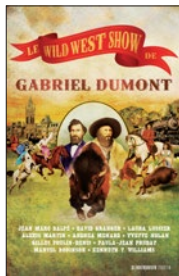
Virginia Pesemapeo Bordeleau et François Lévesque (Du Quartz)

Authentique, émouvante, cette correspondance de Virginia Pesemapeo Bordeleau et François Lévesque présente une autrice et un auteur à l'identité en marge, depuis leur enfance à Senneterre en Abitibi-Témiscamingue. Dans un pas de deux à la fois simple et élégant, ils témoignent de leurs expériences de vie et de création, tantôt ardues, heureuses ou étonnantes. **Une suggestion des Éditions du Quartz**

LA VALLÉE DES FLEURS

Niviaq Korneliussen (trad. Inès Jorgensen) (La Peuplade)

Une jeune femme inuit vivant à Nuuk, capitale du Groenland, sort du nid familial pour entreprendre des études au Danemark. Une rupture se creuse en elle, et à son retour, au pied de la Vallée des Fleurs, la fêlure s'agrandit. Niviaq Korneliussen signe un roman audacieux qui aborde avec une vérité crue les épidémies de suicide qui touchent son pays natal. **Une suggestion de La Peuplade**



NOUVELLES
THÉÂTRE
ROMAN

L'AMOUR AUX TEMPS D'APRÈS

Collectif (dir. Joshua Whitehead) (trad. Sophie Voillot) (Alto)

Sous la direction de Joshua Whitehead, nous retrouvons neuf auteurs et autrices des Premières Nations offrant des récits sous l'angle de la science-fiction. Des nouvelles à la fois queer et utopiques, des nouvelles d'où émergent la beauté, la solitude, la dangerosité, la majesté d'être bispirituel.les et provenant de diverses nations autochtones. **Une suggestion de l'équipe de la rédaction**

LE WILD WEST SHOW DE GABRIEL DUMONT

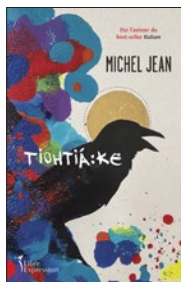
Collectif (Prise de parole)

Œuvre dramatique joyeusement anachronique, cette pièce multilingue coécrite par dix auteurs et autrices autochtones et allochtones donne vie au vieux rêve de Dumont – raconter, dans un spectacle à grand déploiement, la lutte des Métis pour la reconnaissance de leurs droits – en mettant en scène les événements qui ont mené à la résistance du Nord-Ouest. **Une suggestion de l'équipe de la rédaction**

AQUARIUMS

J. D. Kurtness (L'instant même)

Une plume caustique, un regard acéré sur le monde, une ambiance de fin de monde et une baleine qui semble immortelle, voilà ce que nous offre J. D. Kurtness dans ce roman magnifique. En s'attachant aux pas d'une biologiste marine, elle entre dans un univers vivant et coloré alors qu' autour, la catastrophe se dessine, en équilibre entre le passé fertile et un avenir incertain. **Une suggestion de L'instant même**



CHEVAL INDIEN

Richard Wagamese (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné) (BQ)

Adapté au cinéma et récompensé, *Cheval Indien* est un roman émouvant qui ébranle par son portrait cru des horreurs vécues dans les pensionnats. Avec empathie et puissance, Richard Wagamese raconte l'histoire d'une résilience remarquable, celle d'un homme broyé par son destin et, plus largement, d'une génération d'Autochtones victimes du déclin de leur culture. **Une suggestion de Bibliothèque québécoise**

TIOHTIÁ:KE

Michel Jean (Libre Expression)

Les conséquences des pensionnats, de devoir s'exiler de sa communauté, d'être déboussolé dans la grande ville, de s'accrocher à ce qu'on peut. Se recréer une communauté aux multiples visages au cœur du square Cabot. Ils ont une histoire, ils ont une voix, ils existent... dans ce nouveau roman de Michel Jean. **Une suggestion de l'équipe de la rédaction**

YÄNDATA' : L'ÉTERNITÉ AU BOUT DE MA RUE

Jean Sioui (Hannenorak)

Le poète Jean Sioui pose un regard à la fois grave et amusé sur le Wendake de sa jeunesse. L'auteur s'amuse à reconstituer la géographie des jours d'un petit territoire peuplé de personnages singuliers et touchants. Carnet de souvenirs, d'instant d'éternité, ces récits donnent à découvrir le visage d'un village et la mémoire de ceux qui l'ont traversé. **Une suggestion des Éditions Hannenorak**

TERESE MARIE MAILHOT

Petite femme montagne



« *Petite femme montagne* constitue l'une des œuvres canadiennes essentielles de notre siècle. »

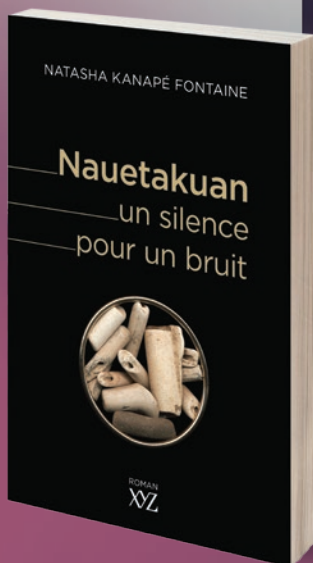
Ian McGillis, *La Gazette*

« Voici une femme montagne, qui se dresse dans les mots grands et simples. Elle écrit sur la maternité, la perte, l'absence, le désir, la souffrance, l'amour, la maladie mentale, la trahison et la survie. Elle le fait sans tressaillir, mais dire qu'elle est courageuse serait mal la comprendre. Ces mots sont intensément intimes, captivants, magnifiquement écrits, mais ne tombent jamais dans l'excès. Ce que Mailhot a accompli dans ce livre exquis est d'une brillance à la fois crue et raffinée, un testament. »

Roxane Gay, auteure de *Hunger*

[F&J]

ÉDITIONS
MARCHAND
DE FEUILLES



**Renouer
avec son
essence,
se tracer
un nouvel
avenir**

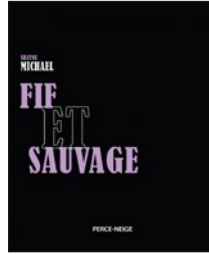
DES ROMANS
QUI PARTICIPENT
D'UN LONG CHEMIN
DE GUÉRISON

XYZ



www.editionsxyz.com

Offerts en versions numériques et audio



TANT QUE BRILLE LE SOLEIL

Janet Rogers (trad. Tina Charlebois) (Éditions David)

Engagée politiquement, la poète-slameuse autochtone aborde avec finesse et fermeté les questions coloniales et féministes, la sexualité et la spiritualité du point de vue d'une femme des Premières Nations. *Tant que brille le soleil* fait entendre une voix féminine autochtone unique, tourmentée par la beauté et la douleur du monde.

Une suggestion des Éditions David

FIF ET SAUVAGE

Shayne Michael (Perce-Neige)

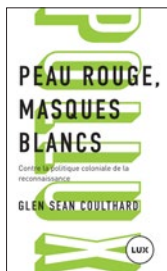
Fif et sauvage est un livre à mi-chemin entre les identités acadienne, queer et wolastoqiyik; entre les présupposés et l'affirmation. *Fif et sauvage* devient une sorte de réappropriation de sujets stéréotypés et de termes péjoratifs que l'auteur se permet d'utiliser afin de porter un regard honnête et brut sur soi et sur l'autre.

Une suggestion de l'équipe de la rédaction

OURSE BLEUE/PICISKANÂW MASK ISKWEU

Virginia Pesemapeo Bordeleau (Du Quartz)

Dans cette rétrospective des 40 ans de pratique artistique de Virginia Pesemapeo Bordeleau, l'artiste eeyou fait dialoguer ses œuvres et ses poèmes, créant une immense intimité avec son travail. Elle ajoute, ici et là, histoires, réflexions et anecdotes. Son œuvre, généreuse, puissante et maternelle, embrasse toutes les cultures auxquelles elle appartient. Une suggestion des Éditions du Quartz



RENOUER AVEC LA TERRE ET TOUT CE QUI NOUS UNIT
Tanya Talaga (trad. Catherine Ego) (XYZ)

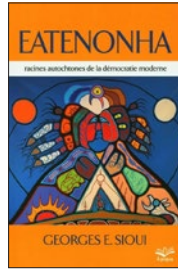
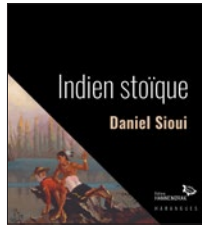
Tanya Talaga démontre à quel point les enfants autochtones continuent, encore aujourd'hui, de vivre sous le poids de l'histoire coloniale, dans un vibrant rappel historique d'événements tragiques pas si lointains qui ont changé la destinée des Premières Nations. Un livre essentiel pour comprendre les épreuves traversées et les blessures à guérir. **Une suggestion d'XYZ**

PEAU ROUGE, MASQUES BLANCS :
CONTRE LA POLITIQUE COLONIALE DE LA RECONNAISSANCE
Glen Sean Coulthard (trad. Arianne Des Rochers et Alex Gauthier) (Lux)

Cet essai engagé appelle à rebâtir et à redéployer les pratiques culturelles des peuples colonisés sur la base de l'autoreconnaissance, seule voie vers une réelle décolonisation. « [Glen Sean Coulthard] offre une critique pénétrante du colonialisme contemporain et une vision claire de la résurgence autochtone, en plus de constituer une contribution importante à la pensée révolutionnaire », en a dit le professeur mohawk Taiaiake Alfred. **Une suggestion de l'équipe de la rédaction**

XAJOJ TUN. LE RABINAL ACHI D'ONDINNOK :
RÉFLEXIONS, ENTRETIENS, ANALYSES
Collectif (Presses de l'Université Laval)

Un livre qui ouvre la voie à de nouveaux approfondissements, à la réévaluation des arts vivants autochtones et à la redécouverte des motivations de leurs manifestations. Retrouvez des images du spectacle de 2010 par la compagnie de théâtre Ondinnok et de son processus de création. Des entrevues et des textes analytiques y sont réunis. **Une suggestion des Presses de l'Université Laval**



INDIEN STOÏQUE

Daniel Sioui (Hannenorak)

Réal « petit traité d'indignation autochtone en moins de 80 pages » (Maud Cucchi, Radio-Canada), *Indien stoïque* est le premier titre de la collection « Harangues » destinée aux voix autochtones désireuses de se faire entendre sur l'avenir des Premières Nations. Daniel Sioui laisse libre cours à sa colère dans cette nécessaire invitation à la réflexion. **Une suggestion des Éditions Hannenorak**

EATENONHA : RACINES AUTOCHTONES DE LA DÉMOCRATIE MODERNE

Georges E. Sioui (Presses de l'Université Laval)

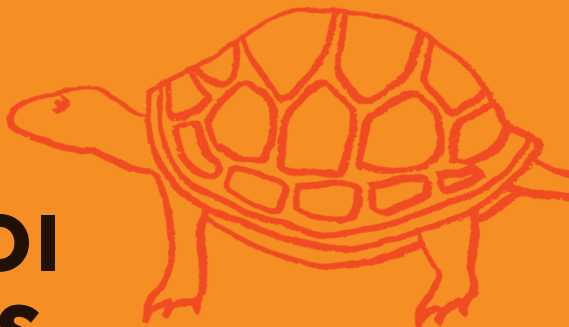
Georges E. Sioui retrace ici l'histoire du clan des Seawi. Il y révèle les secrets les plus profonds et les plus précieux que possèdent son peuple, tous les peuples indigènes et tous ceux qui comprennent et respectent leurs modes de pensée et leurs modes de vie. Il présente les premières civilisations du Canada comme les initiatrices de la démocratie moderne. **Une suggestion des Presses de l'Université Laval**

KUEI, JE TE SALUE : CONVERSATION SUR LE RACISME

Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine (Écosociété)

Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine dialoguent sans tabou sur la cohabitation entre Autochtones et allochtones au Québec. À travers une correspondance empreinte de spontanéité comme de profondeur, l'auteur et l'autrice prennent le temps – denrée rare – de faire exister une réelle conversation sur le racisme. **Une suggestion d'Écosociété**

Daphnée
Poirier



POURQUOI JE NE SUIS PAS UNE INDIENNE

Choisir de ne pas revendiquer son statut d'Indien, même si la démarche serait légitime et juridiquement valable. C'est ce choix qu'explique Daphnée Poirier dans ce récit intime et riche en réflexions sur l'identité et l'héritage ravageur du colonialisme canadien.

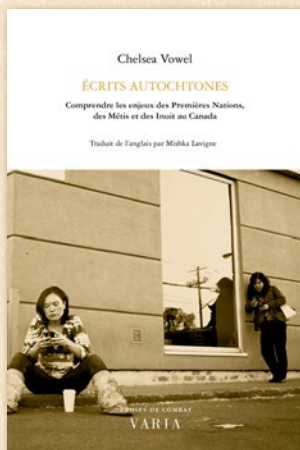
écosociété



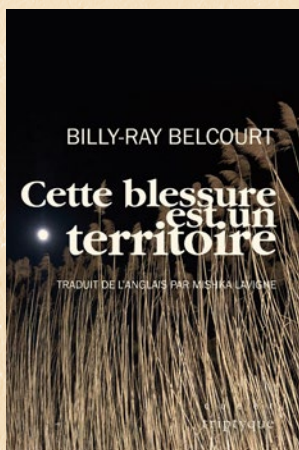
Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SOPEC
Québec



Avec audace et esprit, Chelsea Vowel explore les expériences autochtones depuis la période postcontact jusqu'à aujourd'hui.



«L'un des écrivains les plus imaginatifs et créatifs du pays.»
Open Book



« Une lecture incontournable pour tous ceux qui souhaitent redynamiser le mouvement autochtone dans toute l'Île de la Tortue. »
John Borrows

VARIA triptyque

groupenotabene.com

LE THÉÂTRE : UN AUTRE ART POUR S'IMPRÉGNER DES VOIX AUTOCHTONES CONTEMPORAINES



CABARET DU TRICKSTER

14 juin 2022 au Théâtre Aux Écuries, Montréal | 20 juin 2022 au festival KWEI, Québec

En juin : Je lis autochtone! vous invite à son spectacle littéraire et musical le *Cabaret du Trickster*. Assistez à ce collage exclusif alliant lecture théâtrale d'extraits issus de la littérature autochtone canadienne, sous la thématique de l'humour, et performances musicales du Beatrice Deer Band. Les fonds amassés serviront à acheter des livres jeunesse pour les communautés autochtones du Québec. Billets en vente sur le site du Théâtre Aux Écuries.

DES COMPAGNIES À SURVEILLER

Ondinnok

Ondinnok est un mot wendat désignant un rituel théâtral de guérison qui dévoile le désir secret de l'âme. Fondée en 1985, Ondinnok est la première compagnie de théâtre francophone autochtone au Canada.

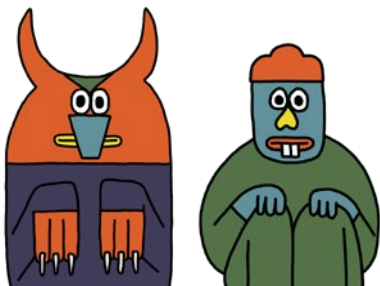
- *L'enclos de Wabush* de Louis-Karl Picard-Siouï du 12 au 29 octobre 2022, au Théâtre Espace libre à Montréal.
- *Toqag mecimi puwiht / Delphine rêve toujours* de Dave Jenniss, une création jeunesse pour les 4 à 8 ans en tournée au Québec en 2022-2023.

Menuentakuan

Menuentakuan veut dire, en langue innue: «Prendre le thé ensemble, se dire les vraies choses dans le plaisir et la bonne humeur.» Les productions Menuentakuan sont un point de rencontre entre la culture des Premières Nations du Canada et les autres cultures qui viennent enrichir l'identité canadienne et québécoise.

- *Alterindiens* de Drew Hayden Taylor traduit par Charles Bender, en tournée en Abitibi-Témiscamingue en novembre 2022.
- *Utei: Récit d'un survivant* d'Omer St-Onge, en tournée au Québec à partir de septembre 2022.

Suivez aussi la compagnie **AUEN** de Soleil Launière et **Onishka** d'Émilie Monnet!



DU LIVRE À LA SCÈNE

- ***Manikanetish* de Naomi Fontaine (Mémoire d'encrier) au Théâtre Duceppe, saison 2022-2023**

Mue par le désir de retrouver ses racines, une jeune enseignante laisse tout derrière elle pour revenir à Ushua, sur la Côte-Nord, réserve innue qu'elle a quittée alors qu'elle n'était qu'une enfant. C'est à travers ses yeux, avec ses mots empreints de poésie, que nous allons à la rencontre de ses élèves qui luttent au quotidien. Elle affrontera avec eux bien des tempêtes et ce qu'elle découvrira en eux la bouleversera. Naomi Fontaine nous livre ici une galerie de portraits d'une grande humanité portée par une plume sobre et majestueuse à la fois. Une suggestion de Mélanie Langlois, de la Librairie Liber (New Richmond)

- ***Mononk Jules* de Jocelyn Sioui (Hannenorak), en tournée au Québec et au Canada en 2022-2023**

Mononk Jules reconstitue le parcours de Jules Sioui, un Wendat qui a bousculé l'Histoire canadienne avant de sombrer dans un énorme trou de mémoire familial et historique. Dans sa tentative de comprendre comment s'écrit l'Histoire (ou comment elle ne s'écrit pas), l'auteur se retrouve, malgré lui, face à un colosse aux pieds d'argile.



LIRE LE THÉÂTRE

- ***Toqaq mecimi Puuvih/Delphine rêve toujours suivi de Mokatek et l'étoile disparue* Dave Jenniss (Prise de parole)**

Delphine, une jeune Wolastoqey, doit retrouver le tambour perdu de son mushum. Mokatek, lui, réalise que l'étoile du Nord a disparu! Ce qu'ils ignoraient tous deux, c'est qu'ils devraient traverser d'autres mondes et faire des rencontres épatantes pour retrouver ce qu'ils cherchent. Abordant les thèmes de la transmission, de l'identité et de la langue, ces pièces éveillent les enfants (et les parents) aux langues wolastoqiyik et abénakise ainsi qu'aux cosmogonies autochtones.

- ***Aalaapi : Faire silence pour entendre quelque chose de beau*, Collectif Aalaapi (Atelier 10)**

Texte profondément poétique, intime et politique, *Aalaapi* fait entendre cinq jeunes femmes inuit qui témoignent et discutent de leur quotidien au cœur du Nunavik. *Aalaapi* est une incursion humaine dans le Grand Nord, avec son territoire, ses cultures et ses expériences de vie méconnus du public. Son passé, son présent, son quotidien, libérés des clichés trop souvent entendus, sont racontés en paroles et en silences par ces cinq amies.



Les libraires

un site de vente
leslibraires.ca

une plateforme de partage de lectures
quialu.ca

une revue d'actualité littéraire
Les libraires